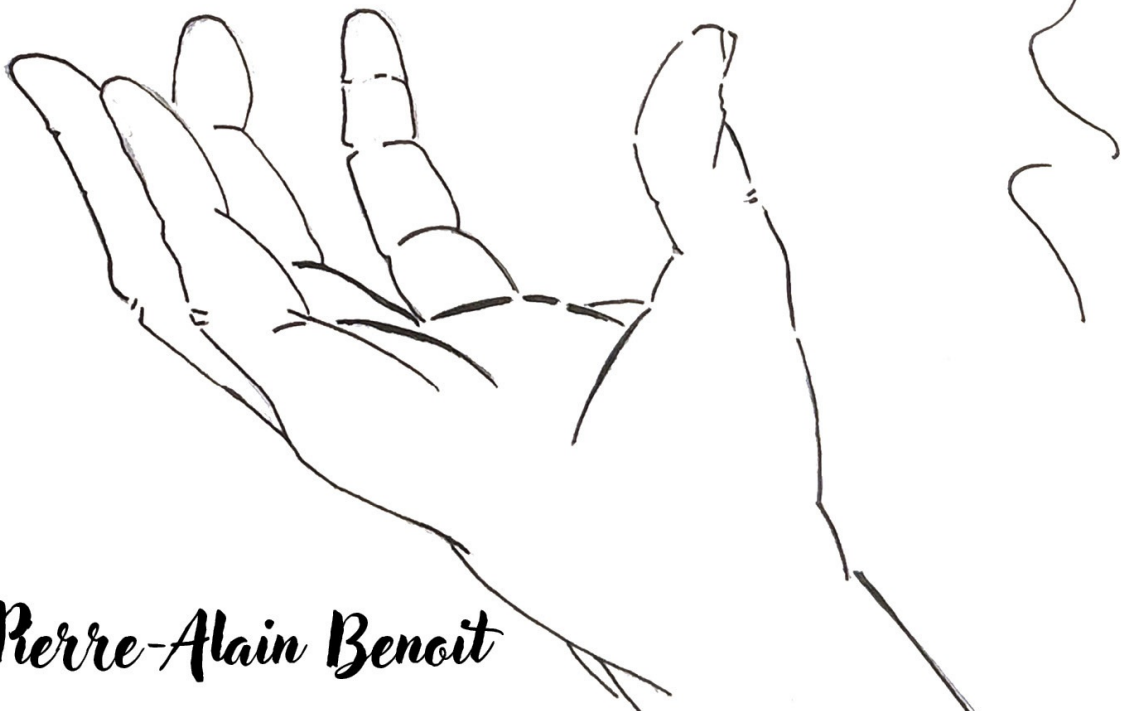
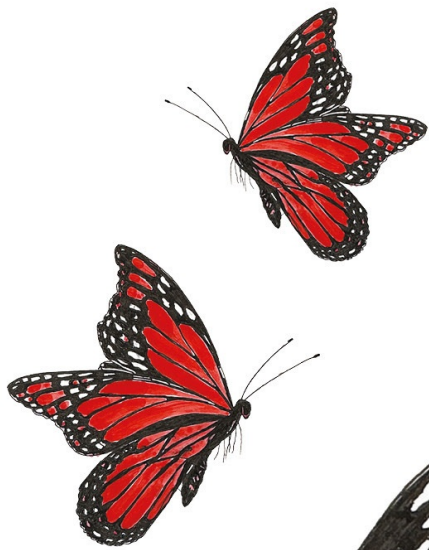


Le Papillon Rouge



Pierre-Alain Benoit

Pierre-Alain Benoit

Le Papillon rouge

© Pierre-Alain Benoit, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8900-6

Image : Image de l'auteur/Claude ESCALERE

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ils se moquent de moi parce que je suis différent, je me moque d'eux parce qu'ils sont tous pareils ». (Kurt Cobain)

DIMANCHE

-1-

« C'est Jacky, il est mort ». Cette phrase qui sort de mon portable se met à résonner en creux à l'intérieur de moi. Lorsque l'on ne veut pas les entendre, les mots les plus simples deviennent incompréhensibles. Ils rebondissent vainement dans mon cerveau, sur les parois de mon corps, comme un écho dans un canyon. « C'est Jacky, il est mort ». J'essaie de former une syllabe pour rompre le silence envahissant qui plane sur les paroles que ma mère vient de prononcer, difficilement, de l'autre côté de la Manche. Rien ne sort. Un appel rapide à mon stock de données mémorisées estime l'espérance de vie moyenne à 79,4 ans pour les hommes en 2022. Je le reconnais. C'est l'hémisphère gauche de mon cerveau. Il tente de me secourir. Mais il ne comble pas le vide. Mourir. Jacky a fini par mourir. Mourir à soixante-douze ans ne fait que suivre l'ordre des choses. Mais dans le cas de Jacky, mourir à cet âge est une victoire sur le destin.

L'image perçante et intrusive du visage de Jacky obstrue soudain mon cerveau. Son faciès un peu trop petit aux yeux bridés, ses cheveux filasse noirs de jais, son regard affligé d'un strabisme flagrant, la peau de ses joues marquée par des rides et des creux trop prononcés. Je le revois encore faire tourner ses cheveux avec son index à l'infini, trop rire à une blague ou pas assez, et mettre son pouce dans sa bouche dans ses moments de tristesse. Tonton Jacky. Mon oncle trisomique.

— Tu m'as entendu ? Jacky est mort.

J'essaie de masquer mon trouble.

— Oui maman, j'ai entendu. Ça s'est passé quand ?

— Tôt ce matin au réveil, son infirmier qui faisait sa ronde matinale l'a trouvé allongé sur son lit, tout habillé et sans vie. On est en route pour Montalivet pour

s'occuper des formalités. Ils sont très bien à cette maison de repos, tu sais.

— Oui, maman je sais.

À l'époque, c'est moi qui avais fait des pieds et des mains pour faire accepter Jacky dans cette maison de repos haut de gamme. Ça n'avait pas été simple mais j'avais obtenu gain de cause. Obtenir gain de cause. Le but absolu de ma vie. Personnelle et professionnelle. À tout prix, mensonge inclus.

— Tu vas arriver à te libérer de ton travail pour venir à l'enterrement quand même ?

— C'est prévu pour quand ?

— D'après ce qu'on sait, ça sera vendredi ou samedi.

— Vendredi impossible, si c'est samedi je peux essayer.

— Fais un effort pour moi s'il te plaît. C'est quand même ton oncle, et accessoirement mon frère. Et puis, ça fera plaisir à tout le monde de te voir. C'est important la famille.

— Je suis vraiment désolé pour Jacky maman. Je vais essayer de venir. Prends soin de toi.

Ce dimanche, comme tous les matins, à 9h45 précises, j'avale mon troisième expresso. Noir. Pas de lait, pas de sucre. Il est temps de me replonger dans l'épineux dossier qui empoisonne la vie d'un de nos meilleurs clients, John Weissenbach, impliqué dans une contre-OPA légalement contestable, et à l'issue judiciaire incertaine. Trouver la petite bête, la petite faille, le détail infime qui blanchira notre client. Fouiller, fouiner, utiliser l'inextricable à mon avantage, voilà ce qui m'anime et me fait vivre grassement. Ce n'est pas que j'aime vraiment Weissenbach. Au contraire, je le trouve pompeux et arrogant. Je dois faire fi de mon ressentiment pour le défendre, coûte que coûte, d'autant que sa certitude d'avoir plus de droits que les autres va se heurter à la réalité du tribunal. Son cas est complexe, et il faut impérativement que je m'attelle à la tâche. Mais ce matin, je cale. Je n'arrive pas à me concentrer.

« C'est Jacky, il est mort ». Une façon brutale d'exprimer le changement d'état de la condition humaine. Passer d'un état à l'autre, de vivant à mort, la binarité de l'état du corps qui passe de 1 (vivant) à 0 (mort). Je sais bien qu'il y a une infinité de nombres entre Zéro et Un, mais moi, je préfère les espaces finis, les certitudes. Donc je tente de me noyer dans mes dérivatifs habituels pour remettre mon cerveau en ordre de marche. Mais en ce frisquet dimanche matin, ni le calcul mental que je m'impose quotidiennement, ni un Sudoku « very hard » ne suffisent à me rassurer. Presque prostré devant le miroir de mon immense salle de bains, je scrute les rides et les creux de mon visage. Je n'aime pas ce que je vois, et encore moins mes paupières gonflées par l'alcool et le manque de sommeil. Je distingue avec peine mes pupilles dans l'interstice de mes yeux. L'âge les a rendus encore plus bridés que lorsque j'étais cet enfant que mes camarades bienveillants de l'école primaire surnommaient « le chinetoque » ou le « niaque ». Frêle et timide, je ne répondais pas, mais je me souviens avoir souffert de leurs sarcasmes. J'ai probablement accumulé beaucoup de colère durant ces années-là. Et aujourd'hui, l'annonce du décès de Jacky fait étrangement remonter à la surface ces relents d'amertume au goût putride et familial.

Le déroulement de cette journée s'est avéré long et pénible. La soirée encore plus. Le dîner avec Weissenbach m'a ennuyé à mourir. Il faut avouer que la présence de sa potiche du moment et de ses deux abrutis de lèche-bottes préférés n'a rien arrangé. J'ai pourtant l'habitude de ces soirées pleines de conversations au ras des pâquerettes, mais vu ce que je facture de l'heure, je m'oblige à m'en accommoder. Je préfère d'ailleurs largement défendre les intérêts d'un individu, même louche, plutôt que ceux d'un groupe de personnes honnêtes. Je connais par cœur les ressorts et les dynamiques d'une relation avec un businessman qui se croit au-dessus des lois, ce qui me permet de me détacher émotionnellement. De fait, je me suis toujours tenu à bonne distance des *class-action*, en particulier celles des minorités. Je ne pense pas être fait pour ça.

Tout au long du dîner, je ne pensais qu'au moment où j'allais pouvoir écouter Beethoven une fois rentré chez moi. Même si j'apprécie le luxe de Nobu Park Lane, l'endroit perd vite de son charme quand la vacuité de certains convives tels que Weissenbach et ses sbires me prive de la délicate saveur des sushis. Je préfère me souvenir des rares fois où j'y ai dîné avec ma fille, ces soirées au cours desquelles nous avons toujours passé de bons moments. Depuis son départ Outre-Atlantique et son intégration à Harvard Law School, mes contacts hebdomadaires avec Léa se limitent à des rencontres sur Zoom, faute de temps pour chacun de nous deux. Cet après-midi, je lui ai annoncé le décès de son grand-oncle Jacky. Elle l'a que très peu connu et n'a évidemment pas la possibilité d'assister aux funérailles. Je m'attendais à ce qu'elle réagisse avec tristesse et ce fut le cas. Ce genre d'évènement l'affecte toujours d'une façon palpable, beaucoup plus expressive que moi. Elle me manque et j'aurais aimé la voir. J'aurais volontiers partagé avec elle un bon Bordeaux devant un plat de pâtes en discutant à bâtons rompus. Même si on n'est d'accord sur quasiment rien, la confrontation échevelée de nos argumentaires me remplit de joie et de fierté. Son énergie à défendre son bifteck, ses angles d'attaque et son appétit de vivre m'impressionnent, me donnent le sentiment d'un accomplissement paternel, sentiment que je me garde bien de partager. Plus mes émotions sont profondes, plus j'ai de mal à les exprimer. Au lieu d'un duel de mots et d'idées,

j'ai dû me contenter de sashimis qui m'ont paru bien fades ce soir. Je m'en suis pourtant gavé à grand renfort de saké. Trop boire, trop manger, trop de tout, ma technique pour m'échapper. La seule que je connaisse en fait. Je me suis retenu de tous les planter là, tant leurs conversations m'ont fatigué. J'ai tenu bon, j'ai même essayé de faire semblant, ce en quoi j'excelle. Weissenbach risque la ruine et la prison, et il passe son temps à rire grassement comme un crétin devant un public qu'il rince, tout en risquant un torticolis à force de suivre du regard les fesses qui se trémoussent dans le restaurant.

Débiles, crétins, imbéciles, abrutis. Seul, de retour dans mon salon, je suis soudain frappé par le champ lexical qui envahit mes pensées. J'ai toujours craint qu'on me juge comme ayant des lacunes intellectuelles et j'ai toujours recherché l'excellence pour échapper à cette peur. Je n'ai aucune compassion réelle envers moi-même. À cet instant précis, je ressens pourtant un léger picotement dans les joues et sous mes yeux. Pourquoi ? Certes, Jacky a occupé bien plus mes pensées que Weissenbach. Mais moi, je ne pleure pas. En fait, je crois que je n'arrive plus à pleurer. Peut-être par peur de ne pas pouvoir m'arrêter. Et puis, mon métier m'a appris à me méfier des bons sentiments. Avoir mes yeux qui picotent en pensant à Jacky, ça me perturbe. Sûrement parce que cela fait six ans que je ne l'ai plus revu. Six ans déjà se sont écoulés sans que je trouve le courage de m'excuser.

Comme chaque soir, j'admire les lumières de Tower Bridge depuis mon appartement. Le plus beau penthouse de Saint Katherine Docks, avec une vue incomparable sur la Tamise, la Tour de Londres et le London Eye. Tout devrait être bien rangé pour faire honneur à cet endroit magique. Mais c'est dimanche, et comme la femme de ménage vient le lundi, c'est le pire soir. Depuis quelques temps, je laisse mon quotidien dégrader mon espace vital. Évier rempli de vaisselle sale, linge jeté à la va-vite qui déborde de la panière, miettes de pain partout, et les télécommandes pas à leur place. Seule ma bibliothèque reste impeccable. Elle regorge de livres parfaitement classés, rangés et identifiés. Je les ai tous lus et relus. En regardant ces ouvrages, je repense souvent à *Envole-moi*, la chanson de Goldman. Cette chanson qui m'avait marqué pour toujours, et donné envie d'échapper au triste environnement de mon enfance.

Mais ce soir, pas d'immeubles gris, pas de bitume sordide ni de cris. La nuit et ses lumières si particulières règnent sur Londres. On devine partout le froid qui enserre la ville, en ce dimanche de janvier où le soleil glacial s'est couché à 16h48. Depuis tout petit, j'ai toujours craint le froid, j'ai toujours eu en moi cette panique de me retrouver dehors, transi sous la pluie, sans toit au-dessus de ma tête. J'ai besoin de chaleur. Mon bras me sert mécaniquement une grappa barricata Berta, très rare, macérée en Toscane dans de vieux fûts de Porto. Son aspect intense et cuivré me donne envie de la caresser comme un livre précieux. J'ai envie de lire du Dickens, celui qui est en haut à gauche de la troisième étagère. Oui, c'est ça, cette nuit, je vais retrouver mon Pip de *Great Expectations*. J'aurai tant voulu avoir le talent de créer un tel personnage. Je m'en approche avec douceur et appréhension. Il y a bien longtemps que je ne l'ai plus parcouru. Je voudrais tendre ma main pour l'attraper, mais je n'y arrive pas. Il n'y a qu'une seule explication plausible. Mon esprit a d'autres projets.

Contre mon gré, il a décidé d'arpenter avec moi les rayons de ma bibliothèque mentale. Ma bibliothèque mentale est un endroit particulier, qui ressemble vaguement au rez-de-chaussée d'un magasin Ikea. Chez Ikea, on se retrouve dans de grandes allées jaune et bleu, meublées d'étagères métalliques gigantesques, où des codes-barres infinis et des noms barbares aux accents scandinaves désignent des milliers d'articles de toutes tailles. Il y a les grandes artères principales, avec les objets les plus vendus, mais aussi de petits recoins froids et humides peu fréquentés. Ma bibliothèque mentale fonctionne sur le même principe. De grands rayonnages, des passages fléchés pour me diriger, et de petits codes virtuels pour protéger chacun des articles en stock. Chacun de ces articles est un pan de ma mémoire. Il peut s'agir d'un jour, d'un instant, d'un visage, du passage d'un livre, ou d'une note décevante en éducation physique à l'âge de treize ans. Je me trouve là au centre de mon stockage mémoriel, dans la zone la plus visitée. Mais je sens bien que ce soir, ça ne va pas suffire. Mon cerveau m'entraîne vers les flèches rouges de l'aile sud, celle où je ne vais quasiment jamais.

Mon corps se raidit et se refroidit plus j'avance vers ces recoins que j'ignore depuis si longtemps. Le genre de signal d'alarme que je devrais fuir mais qui résonne vainement en moi. Le rythme de mes pas mentaux se ralentit. Encore